

L'art d'être soi-même

Autor(en): **Duwe, Harald / Ploog, Heilwig / Nolte, Annette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **99 (1990)**

Heft 4

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'ART D'ÊTRE SOI-MÊME

Harald Duwe et Heilwig Ploog se sont rencontrés à l'École des Beaux-Arts de Hambourg, dans les années quarante. Ce fut le coup de foudre. Quand ils se sont mariés, en 1951, ils ne pensaient vivre que pour leur amour et pour leur art. Trois enfants, pourtant, sont nés de leur union. Et tous trois sont devenus des peintres.

D

eux individus gisent nus sous le vent. Détendus, protégés et apparemment à l'abri des regards, ils jouissent d'être ensemble. Symbole de leur amour tout neuf, un cœur rouge resplendit sur la portière de la voiture.

La mariée et le marié prennent la pose pour la photo de mariage. Elle est en blanc, un bouquet de roses à la main, lui en uniforme gris; les parents se tiennent à leur côté. Le champagne est frais. Des bulles de savon, vert clair et rose criard, descendent vers le sol.

La famille est rassemblée dans le salon le jour de Noël. La table est richement dressée. Une tarte, une tourte, de la pâtisserie et des glaces attendent d'être consommées. Les parents s'entêtent momentanément dans un côté à côté silencieux. Les enfants s'activent sans plaisir dans le jeu.

Une vieille se tient seule dans la chambre d'un asile de vieillards. Par la fenêtre, la lumière éclaire son visage blafard. Au mur pend le portrait de son mari défunt.

Amour, une histoire banalement quotidienne. Les acteurs: une famille d'Allemands moyens. Le témoin: le peintre Harald Duwe. Pendant près de quarante ans, Harald Duwe a observé ses compatriotes d'un œil critique et reproduit par la peinture ou le dessin ses analyses réalistes de la société: montrant dans les années cinquante les paysages urbains de Hambourg détruits par la guerre; dans les années soixante la cruauté des hommes envers leurs semblables, exprimée à travers des corps écorchés et déchi-

quetés; dans les années soixante-dix les individus du temps des loisirs se faisant une place douteuse au soleil de la plage souillée; et finalement, dans les années quatre-vingts, peignant les scènes de violence des grandes manifestations en faveur de la paix et tout à côté le petit bourgeois allemand jouissant de son bien-être creux et dont les enfants, le visage tordu par la gloutonnerie, se fourrent dans la bouche des morceaux de tourte et des tablettes de chocolat.

En 1980 Duwe peint, sous le titre «Liebe, eine ganz alltägliche Geschichte» (Amour, une histoire banalement quotidienne), quatre tableaux qui offrent au regard des tranches de vie. Il place les toiles les unes à côté des autres, à la manière d'un retable. La famille en fête en occupe le centre. L'hébétéude, l'atrophie et la léthargie se lisent sur leurs visages. «Et la génération suivante jacasse et se blottit dans le nid», assène-t-il en parlant des enfants.

26 août 1961: naissance de son fils Tobias, qui deviendra peintre en 1988. Six août 1956: naissance de son fils Johann, qui deviendra peintre en 1986. Trois décembre 1952: naissance de sa fille Katharina, qui deviendra peintre en 1981. «Les Duwe sont trop nombreux», affirme Heilwig Duwe-Ploog, la femme d'Harald Duwe, elle-même artiste. Ses tableaux, elle les signe de son nom de jeune fille.

Une table couverte de bouteilles vides, de verres de vin à moitié vides, de gâteaux, des maigres restes d'une oie rôtie, d'une ser-

TOURNEZ S.V.P.

L'ART D'ÊTRE SOI-MÊME

«Il aime ce qui est laid, odieux et cruel», a dit de Harald Duwe un critique d'art. «Il a toujours essayé d'exprimer ce qui est humain en l'homme», dit au contraire Heilwig Duwe-Ploog, sa femme. Pour son tableau «L'amour, une histoire banale», son fils Johannes et l'amie de celui-ci ont servi de modèles au peintre.

viette tachée de rouge par un verre renversé. En arrière-fond, à travers la fenêtre, on voit le paysage hivernal du lac, le Grossensee, sur les rives duquel Heilwig Duwe-Ploog vit depuis 39 ans. C'est là que ses enfants ont grandi. Là aussi qu'elle a passé 34 années de sa vie avec son mari. Harald Duwe est mort en 1984 dans un accident de voiture. «Cette carcasse est la dernière oie que nous ayons mangée ensemble. Je l'ai peinte à de nombreuses reprises – sans pathos ni sensiblerie

–, le motif m'a tout simplement intéressée», dit Heilwig Duwe-Ploog en guise de commentaire. Et pourtant cette nature morte est figée dans les bleus glacés, comme si le froid extérieur avait pénétré dans la pièce. L'endroit paraît inhabité.

Depuis la mort de son mari, la création est, pour Heilwig Duwe-Ploog, un remède à la solitude. «Un être avec qui on a une relation forte et qui a lui-même une relation forte avec vous, cette liaison entre partenaires est pour moi le plus important dans la vie, et je ne l'ai plus. C'est pourquoi j'ai dû trouver autre chose, et cette autre chose, c'est la peinture.»

Personnages à contre-jour; sa mère, une



grande bavette nouée autour du cou, en train de porter prudemment une cuillère à la bouche; elle-même dans le miroir, un portrait de son mari à l'arrière-plan, tels sont les thèmes qui dominent aujourd'hui son œuvre. Une œuvre qui ne cherche pas le spectaculaire et qui, pour cette raison même, atteste le don d'observation serein de Heilwig Duwe-Ploog. La famille a occupé pendant des années le devant de la scène dans sa vie. Douze mois à peine après son mariage nait sa fille Katharina. Après la naissance des garçons, peindre est devenu presque impossible à cause du ménage et des gosses. «Les enfants sont devenus peintres», dit-elle aujourd'hui en songeant au passé, «aussi naturellement que j'ai cessé de peindre et aussi naturellement que je les ai mis au monde.»

«Après le bac, je n'avais pas précisément envie de travailler dans la peinture», se souvient Tobias Duwe. «Mon père nous a dit: „Bien sûr, vous pouvez tous peindre“, mais il ne le pensait pas sérieusement. Plus tard il a dit: „Bon dieu, l'un de nous pourrait tout de même faire quelque chose de raisonnable.“» Et Harald Duwe a conseillé à son fils cadet de se lancer dans la construction de machines. Mais Tobias est devenu peintre.

Tobias Duwe travaille d'après nature. Il dessine des esquisses au bord du lac, dans la forêt et dans le parc municipal et en fait des tableaux dans l'atelier qui lui sert aussi de logis. La peinture est pour lui un moyen de se mieux connaître, mais il considère que sa mission d'artiste consiste à se coller avec



Nature morte de Heilwig Ploog, qui a l'habitude de signer ses œuvres de son nom de jeune fille. «Il y a trop de Duwe!», dit-elle. Ce sujet – les restes de la dernière oie mangée avec son mari –, elle n'a cessé de le peindre et de le repeindre, simplement parce qu'il l'inspirait. Son-geuse, elle avoue: «J'ai beaucoup de peine à me détacher des choses...»

le monde environnant. L'intensité de la concentration sur l'objet compte beaucoup plus pour lui que l'engagement affiché obéissant aux tendances du marché. L'art qui prétend avoir un effet le révolte. En quoi il ressemble à son père, qui s'est voué toute sa vie au réalisme, alors même que la mode artistique était à l'abstraction. «Il faut aussi éprouver la passion des choses en présence des choses», affirme Tobias Duwe pour expliquer sa méthode de travail. «Je ne prétends pas que l'image de la réalité est la réalité. L'image est toujours un détail choisi. Il va de soi que cet extrait reflète ma subjectivité.»

Pour Johann Duwe aussi, c'est l'imitation de la nature qui importe en art. La recherche du nouveau qui domine dans les milieux artistiques lui est étrangère. Plus d'un critique lui reproche de se ranger dans une tradition qu'a précisément illustrée son père. A quoi il rétorque: «Mon père, qui m'a prétendument écrasé et dont il m'aurait fallu – comme certains le pensent – me libérer, est pour moi une référence, à l'instar d'autres peintres qui ont vécu avant lui. Je dois faire avec lui, ce que je ne peux du reste que recommander à tous ceux qui s'essaient au réalisme.»

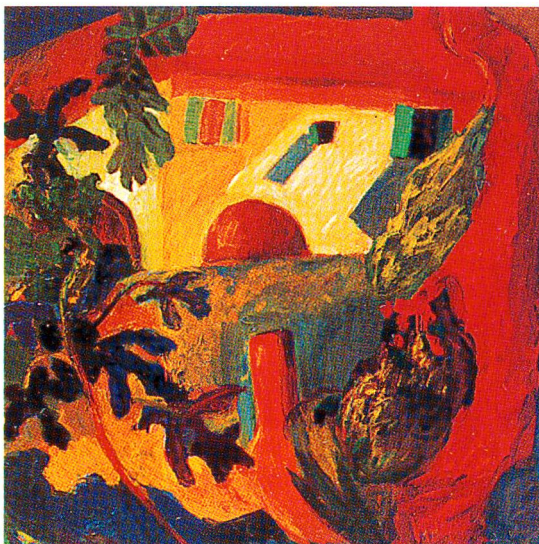
Les enfants Duwe sont habitués aux idées préconçues. Tobias s'est fait conseiller par une professeure empressée de quitter sa famille et de mettre plutôt ses pas dans les siens. Et quelqu'un a dit à Katharina qu'il était «idiot» que les enfants d'Harald Duwe se sentent obligés de peindre. De l'extérieur, on méconnaît facilement qu'il faut se battre pour son indépendance, et ces préjugés sont loin de faciliter la maturation artistique. «Nous avons tous grandi entourés de tableaux», rappelle Katharina Duwe. «Les tableaux faisaient partie de notre réalité. Il n'y avait pas de véritable frontière entre la réalité et la réalité picturale. Quand j'ai commencé de peindre, j'ai eu de vifs affrontements avec mon père, seule à seule et face à lui. J'ai livré passablement de combats, pour moi et contre lui.»

Harald Duwe prie sa fille de peindre un port



«J'ai été moins influencée par le peintre que par le père», dit Katharina de Harald Duwe. C'est elle qui a peint «La maison isolée». Katharina connaît bien la solitude; très tôt, elle a quitté sa famille, «pour devenir moi-même». La «Nature morte avec poisson» est une œuvre de Tobias, l'aîné des Duwe, qui dit ne pas encore être prêt pour vouloir peindre des hommes. Quant au «Portrait de Forestt Tellisz», il est le fruit d'une amitié, celle qui unit Johannes à un marchand de jouets new-yorkais.

TABLEAUX TIRES
DU CATALOGUE
D'EXPOSITION DE LA
GALERIE POLL, BERLIN



pour lui. En échange il lui donnera volontiers l'argent dont elle a un urgent besoin. Le père et la fille décident de faire un travail collectif. Ils se rendent au port. A Rothenbourg, Harald Duwe montre à Katharina le lieu où il a passé son enfance. Ils visitent l'institut tropical, d'où Kokoschka a peint le port. Là, ils font tous les deux des photos. Mais les photos sont sous-exposées. Ils essaient de travailler ensemble au tableau, mais le père repeint précisément les endroits qui intéressent beaucoup sa fille. Le tableau ne sera achevé qu'au bout de deux ans. «A la fin ce n'était plus ni chair, ni poisson. Chacun y avait laissé un peu sa marque mais aucun de nous ne s'y retrouvait vraiment», explique Katharina. «Aujourd'hui je trouve cette histoire amusante.»

A première vue, on croirait que Katharina choisit des sujets traditionnels. Ses thèmes: paysages naturels et couples d'amoureux. A y regarder de plus près, cette impression s'évanouit. Des personnages sans visages marchent à la rencontre les uns des autres, mais ne font que se frôler furtivement. Ils s'empoignent les uns les autres, mais leurs gestes, qui ne donnent pas lieu au contact escompté, miment plutôt un combat. Ce sont là des instantanés d'un rapprochement que Katharina Duwe a réunis dans un livre. «Begegnungen zweier Liebender» (Rencontres de deux amants), l'a-t-elle intitulé.

Les taches de couleur forment des blocs de maisons. La vision frontale et la vision latérale paraissent ne faire qu'une. Des arbres curieusement difformes jettent des ombres bizarres. Des êtres humains avancent dans le paysage mais leur but est incertain. Sont-ce des locaux ou des blocages qui se mettent en travers de leur chemin? «Le sentiment d'être dans une prison qu'on ne peut quitter que très difficilement revient fréquemment dans mon œuvre», commente l'artiste devant ses œuvres. «J'ai parfois l'impression d'être une jeune châtelaine qui se tient dans une tour et considère le monde de là-haut, et il est très difficile de sortir de cette tour. Si je savais exactement dans quelle cage je me trouve, je ne peindrais probablement plus.» En France, où Katharina Duwe se rend chaque année, elle prend beaucoup de notes sur des paysages. De retour à Hambourg, elle découpe ces esquisses et en recompose de nouvelles. Les tableaux nés de ces ébauches ont l'air de collages. Le filtre ne laisse passer que ce qui exprime la sensibilité de l'artiste avec le maximum de pureté. Elle détache ce qu'elle a vu de son contexte. Le sujet dépeint apparaît comme un château, une forteresse ou une île. «Nettoyer, épurer le tableau est une opération qui prend beaucoup de temps. Il faut se décharger de tous les éléments insignifiants», explique Katharina Duwe. «Ces éléments insignifiants proviennent fréquemment de l'éducation qu'on a reçue. Mais, en fin de compte, on prend une résolution pour soi-même.» ■

ANNETTE NOLTE